

Lise Gervais, artiste oubliée... et retrouvée

PAUL BENNETT

Si les noms de Marcelle Ferron, Rita Le-tendre, Marcella Maltais ou Françoise Sullivan sont restés associés dans la mémoire collective à l'émergence puis au triomphe dans les années 1960 de l'art abstrait au Québec, au même titre que les Borduas, Riopelle, Leduc ou Molinari, une autre femme artiste de cette période-clé, Lise Gervais (1933-1998), a pratiquement sombré dans l'oubli.

Une biographie parue chez Art global, *Lise Gervais - Le destin tragique d'une artiste oubliée*, signée par le journaliste Jean-Louis Gauthier, a le grand mérite de faire revivre cette figure négligée de la génération post-automatiste, et ce, même si l'ouvrage, fondé essentiellement sur les témoignages de ceux qui l'ont connue, tient davantage de la biographie romancée que de la monographie rigoureuse. L'absence de toute note de référence et de toute bibliographie, de même qu'une mise en contexte historique déficiente, en réduit considérablement la portée.

Mais l'auteur a le don de raconter une histoire et de faire partager son enthousiasme pour le destin «fabuleux et tragique» de cette femme hors du commun, considérée à l'aube de la Révolution tranquille comme une des artistes les plus douées et les plus prometteuses de sa génération. Une santé mentale fragile, une succession de déceptions amoureuses et professionnelles, puis les séquelles d'une rare maladie de la peau auront finalement raison de cette femme libre et passionnée, qui vécut à plein régime l'effervescence de la scène artistique montréalaise des années 1960.

Lise Gervais avait 15 ans lorsque les automatistes rassemblés autour de Borduas publièrent le manifeste *Refus global*, en août 1948. Mais ce n'est que quelques années plus tard, lors de ses études à l'École des beaux-arts, qu'elle prendra conscience des possibilités d'émancipation que représente pour elle l'expressionnisme abstrait.

Prise en étau au milieu des hostilités ouvertes entre les automatistes fidèles à Borduas et les plasticiens menés par Guido Molinari, Lise Gervais choisit vite son camp: elle se sent beaucoup plus près de la manière sensuelle et lyrique des Ferron et Riopelle que du géométrisme froid et cérébral des plasticiens.

Mère dès l'âge de 22 ans d'une fille qu'elle négligera et qu'elle accusera plus tard d'avoir gâché sa carrière, elle doit gagner sa vie en enseignant le dessin puis en devenant maquilleuse à Radio-Canada. Une histoire d'amour avortée avec Pierre Gauvreau la mènera à un premier épisode psychotique et à un premier internement à Saint-Jean-de-Dieu. Des échecs amoureux répétés mineront progressivement sa santé mentale.

Une ascension rapide

De retour d'un long séjour en Europe où elle a rencontré Borduas et Riopelle, Lise Gervais est découverte par un critique du *Devoir*, Yves Lasnier, qui s'éprend de son travail... et de l'artiste, ce qui créera confusion et rancœur dans l'esprit de collègues jaloux de son succès. Car sa carrière part en flèche. En cette même année 1961 où les critiques encensent son travail, elle remporte le prestigieux prix Dow du Salon du printemps du Musée des beaux-arts de Montréal. Inconnue au bataillon quelques mois à peine plus tôt, Lise Gervais devient du jour au lendemain la «diva» de la nouvelle peinture. Les galeries d'avant-garde se disputent ses œuvres et elle est appelée à réaliser des décors pour les spectacles de danse de Jeanne Renaud et de son Groupe de la Place-Royale.

Même l'Europe lui fait des clin d'œil, mais la délégation du Québec à Paris, sous la direction du très «conservateur» Robert Elie, lui fera faux bond. À Montréal, durant ce temps, les partisans de l'expressionnisme abstrait, mouvance à laquelle elle est restée résolument fidèle, perdent peu à peu la bataille contre les plasticiens, qui se rendront maîtres

du Musée d'art contemporain. Dès la fin des années 1960, Lise Gervais est de moins en moins sollicitée lors des grandes expositions collectives. Déçue, elle part pour Paris, où son état mental se détériore au point où elle doit de nouveau être hospitalisée.

À son retour à Montréal, elle est ignorée lors de la fameuse exposition Art-Femme de 1975, regroupant 150 œuvres de femmes artistes. Bien qu'encouragée par le galeriste Gilles Corbeil, Lise Gervais sombrera de plus en plus dans le découragement... et l'oubli. Atteinte de sclérodémie, une maladie très rare qui rend la peau dure comme du cuir, Gervais continuera toutefois de peindre. Amère de ne pas être reconnue à sa juste valeur comme artiste, «en colère contre le monde entier» selon les rares personnes qui la fréquentent, elle meurt dans l'anonymat le 30 avril 1998.

Pourtant, son œuvre touche par son originalité, sa fraîcheur et sa fluidité. Les meilleurs tableaux de sa maturité, animés d'une vie intense, méritent de figurer parmi les meilleures productions post-automatistes.

L'ouvrage de Jean-Louis Gauthier ne comportant aucune reproduction, il est difficile pour le lecteur qui connaît peu l'œuvre de Gervais d'évaluer l'impact. Espérons que la voie ouverte par ce premier essai biographique en incitera d'autres à réexaminer la place de Lise Gervais dans l'histoire de la peinture moderne au Québec.

Le Devoir



GALLERY MOOS / ART GLOBAL

Lise Gervais à la fin des années 1950



SOURCE MACM

Composition, 1961, de Lise Gervais, collection Lavalin du Musée d'art contemporain de Montréal

LISE GERVAIS

LE DESTIN TRAGIQUE
D'UNE ARTISTE OUBLIÉE
Jean-Louis Gauthier
Art global
Montréal, 2009, 204 pages